

NATIVE

LE BERCEAU DES ÉLUS



LAURENCE CHEVALLIER



ROMAN

NATIVE

Le berceau des élus

* * *

Tome 1



LA SAGA NATIVE

Volume 1 : La trilogie de Gabrielle

Le berceau des élus

Tome 1

Le couronnement de la reine

Tome 2

La tentation des dieux

Tome 3

Volume 2 : La Quadrilogie d'Isabelle

Les héritiers du temps

Tome 4

Compte à rebours

Tome 5

La malédiction des immortels

Tome 6

L'éternel crépuscule

Tome 7



Le Code français de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4) et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 425 et suivants du Code pénal.

© 2013 Laurence Chevallier. Tous droits réservés.

Photo de couverture : ©echomike - Fotolia.com. Libre de droits.

Couverture du livre broché Bookelis réalisée par SOS-Samantha



BLACK QUEEN

ÉDITIONS

Relecture finale : Émilie Chevallier Moreux

ISBN : 9791035934514

Achévé d'imprimer en France

Première Édition

Dépôt légal : juin 2021

À ma grand-mère,

INTRODUCTION



L'histoire de cette saga s'étale sur de nombreuses années...

Pour un natif, tout commence à l'âge de son éveil...

PROLOGUE



Saint-Girons, place de Lédar, Ariège, 1253

— ISABELLE CASTELLANE ! cria l'inquisiteur dont la voix forte fit taire l'assemblée. Reconnais-tu devant le peuple les accusations de sorcellerie dont tu fais l'objet ?

La femme fixa son bourreau franciscain d'un regard acéré, puis toisa la foule massée autour d'elle. Ces gens qui souhaitaient sa mort, et dont les yeux fiévreux révélaiient le désir impatient d'assister à une exécution. Certains la connaissaient pourtant depuis l'enfance, mais, en ces temps si troublés, la peur et la haine se répandaient comme une maladie. L'Église traquait les hérétiques et la région était bien connue pour sa résistance à la doctrine. Le pape Innocent IV menait une impitoyable croisade pour éradiquer les païens. Loin des préceptes de la Bible, l'Inquisition pratiquait la torture et l'immolation comme châtiment suprême, afin de purifier les âmes rebelles au dogme.

Bien que la femme en question ne soit guère concernée par l'idéologie cathare, elle représentait néanmoins tout ce que le clergé voulait définitivement éliminer. Sentant son sang couler le long de sa jambe et la douleur aiguë qui la tenaillait de toute part, elle avait parfaitement conscience de vivre ses derniers instants. Elle s'était juré de ne jamais abdiquer face à l'Inquisition ; elle en payait maintenant le prix.

— Je ne reconnais rien ! déclara-t-elle d'une voix sinistre. Je suis ainsi que Dieu m'a créée et je n'ai jamais renié Son nom !

— C'est là que tu te trompes, païenne ! rétorqua l'inquisiteur. C'est le diable qui t'a enfantée ! Dieu ne reconnaît pas les impies, les sorcières ou quoi que tu puisses être. Tu as été reconnue coupable, et tu vas expier tes péchés dans les flammes !

L'assistance en liesse applaudit. D'un geste impatient de la main, l'homme en aube noire fit cesser la funèbre ovation. Le silence pesant qui suivit cachait mal la ferveur malsaine qui agitait le peuple, tandis qu'un rictus féroce déformait les traits du jeune prêtre.

— Nous ne pouvons tolérer un sang aussi impur que le tien, reprit-il, glacial, aussi, et avant que tu rendes ton dernier souffle, sache que ta lignée s'arrêtera au moment où je retrouverai ta bâtarde de fille !

— NON !

Le hurlement d'Isabelle déchira l'atmosphère. Ses larmes de désespoir laissèrent de fines traînées blanches sur son visage sali par de nombreux jours de captivité. Son regard se fit implorant, cette fois, quand elle s'adressa au franciscain.

— Tu as prêté serment, prêtre ! Nous avons un accord, je me rendais à la condition que tu la laisses vivre !

— Pourquoi t'aurais-je blessée à l'aide de ma dague, d'après toi, pécheresse ? Ainsi, j'ai fait couler ton sang et tu n'as plus les

ressources pour te défendre. Aucun serment ne tient face au malin et ta fille subira le même sort que toi ! Où que tu l'aies cachée, nous la retrouverons !

— JE NE LE PERMETTRAI PAS !

La femme fit éclater sa colère. Un frissonnement perceptible secoua l'assemblée tandis qu'une lueur de crainte traversait le regard de l'inquisiteur. Certains reculèrent d'un pas.

— Avec cette blessure en ton flanc, crois-tu vraiment m'effrayer ? persista l'homme d'Église. Tu n'es plus que l'ombre de toi-même et...

— Tu devrais prendre peur, le coupa Isabelle, la voix sombre, car je ne partirai pas seule ! Vous mourrez tous avec moi. Je le jure devant Dieu !

Ses mots se perdirent dans un long silence durant lequel la condamnée, haletante, considéra la foule. Tous écarquillaient les yeux, horrifiés par les paroles de celle que l'on qualifiait communément de sorcière. Certains avaient été témoins des événements étranges qu'elle déclenchait parfois autour d'elle. Ceux-là mêmes qui l'avaient dénoncée afin de bénéficier des faveurs du clergé. Elle ne leur avait pourtant jamais fait le moindre mal et s'étonna de voir leurs enfants assister à ce misérable spectacle. À présent, les marmots pleuraient d'effroi dans les jupons de leur mère. Dans ce climat de terreur, tous se tournèrent vers l'inquisiteur qui, contre toute attente, éclata d'un rire sinistre. Les fidèles, rassurés, l'imitèrent devant une Isabelle aux abois.

— Cela suffit ! lança le franciscain. Qu'on la brûle ! Isabelle Castellane, tu expieras tes fautes par la purification des flammes !

L'assistance acclama la sentence du prêtre. Isabelle ferma les yeux. Malgré la gueuserie de son apparence, elle avait toujours été dotée d'une grâce innée et d'une silhouette attrayante. La

vingtaine passée, elle avait été adulée par nombre de jeunes gens de la région, mais elle n'avait eu d'yeux que pour le père de sa fille. Il avait disparu en montagne, un an plus tôt, à la veille de célébrer leur mariage. Le chagrin l'habitait jour et nuit, mais elle n'avait jamais regretté la faiblesse d'avoir cédé sa vertu avant la noce, car de leur courte union était née son enfant, Éléonore. Considérée comme fille légère, Isabelle fut la cible de toutes les moqueries et des pires ressentiments. Mais Éléonore était tout ce qui lui restait de son défunt fiancé, ainsi que le seul et unique cadeau qu'elle ait reçu de toute son existence... Éléonore.

Isabelle releva la tête, les paupières toujours closes. Des hommes s'avançaient déjà en brandissant leurs torches. Les flammes prirent aussitôt, et une épaisse fumée grise s'enroula autour de la condamnée. On ne voyait déjà plus que son faciès qui, étrangement, n'affichait pas le moindre signe de douleur. Le bûcher s'embrasa d'un coup, mais Isabelle resta immobile, inerte, sans expression. On commençait à humer une terrible odeur de chair brûlée quand les flammes léchèrent ses jambes et remontèrent vers son visage noirci. Ses vêtements s'émiettèrent et se répandirent dans la brise de cette matinée lugubre. Aucun son, juste l'infatigable bruit crépitant du feu, qui s'était maintenant emparé du corps tout entier de la pécheresse. Soudain, un hurlement inhumain brisa le silence suffocant qui régnait dans la foule. Les villageois comprirent trop tard que ce cri abominable provenait du milieu de la fournaise, et les événements s'enchaînèrent, scellant à jamais leurs funestes destins.

Un tourbillon de feu s'éleva et se lova tel un serpent autour du corps d'Isabelle. Un grondement sourd déchira les tympanes de l'auditoire qui braillait sa souffrance. Le vacarme se fit de plus en plus strident, tandis que la tornade incendiaire se transformait en une gigantesque boule de feu. Les gens hurlèrent de

terreur. Certains tentèrent de prendre la fuite en se couvrant les oreilles. D'autres furent bousculés ou piétinés, en ne sachant plus où aller. La panique s'intensifia. Le prêtre écarquilla des yeux épouvantés, quand, tout à coup, la sphère flamboyante émit un sifflement aigu. Et avant que chacun comprenne comment un tel phénomène avait pu se produire, l'orbe explosa dans un torrent de feu.

PLUS UN CRI. Le silence. Brûlant tout sur son passage, les flammes laissèrent le corps calciné d'Isabelle dressé au-dessus du massacre, et des centaines de cadavres en cendres.

CHAPITRE 1



*D*e nos jours, lycée Georges Clemenceau,
Villemomble, Seine-Saint-Denis

MA RENTRÉE des classes en terminale. Enfin, j'allais faire partie de l'élite du lycée Clemenceau. Et bien que cela puisse sembler futile pour une quelconque adolescente, il était pourtant vital pour moi de commencer cette année sous les meilleurs auspices. La cause en revenait à une relation de trois semaines avec un type nommé Cédric Fabre. Cet abruti avait fait courir la rumeur que j'étais devenue complètement dingue après notre premier baiser. Et quand je dis dingue, le mot est faible. Sans la moindre explication, il avait ruiné ma réputation en l'espace de quelques heures. J'en avais donc conclu que ma prestation buccale avait été si désastreuse qu'une campagne de calomnies s'était avérée être le seul moyen pour cet enfoiré de rompre avec moi. Je n'avais pourtant pas le souvenir que mes précédents flirts s'étaient plaints, mais je devais admettre qu'ils se

comptaient sur les doigts d'une main. Encore vierge de toutes relations charnelles, j'étais plus qu'heureuse de ne pas avoir sauté le pas avec Cédric. Encore aurait-il fallu que l'on passe l'étape de la langue, étape qui, soyons lucides, ne s'était pas révélée comme un franc succès. De toute façon, il avait maintenant intégré la fac et, de mon côté, j'espérais démarrer une nouvelle vie.

Mon nom est Gabrielle Chène, pas tout à fait dix-huit ans. À une époque pas si lointaine, je pensais être jolie et plutôt bien foutue. Avec ma peau laiteuse, mes longs cheveux noir de jais et mes grands yeux verts, j'estimais finalement ne pas avoir à me plaindre, même si un léger espace entre mes incisives me complexait un peu. « Les dents du bonheur », disait-on. *Tu parles !* J'aurais bien passé un temps fou à m'apprêter le matin devant mon miroir, mais l'histoire « Cédric Fabre » avait anéanti le peu d'estime qu'il me restait, sans parler de ma perception de la gent masculine qui en avait pris un sacré coup. Alors je considérais que rien ne méritait le moindre effort de ma part, surtout s'il fallait se lever une demi-heure plus tôt chaque matin.

Je vivais à Villemomble depuis deux ans, mais l'année précédente m'avait paru durer un siècle. Mon père adoptif, Samuel Gregory, alias Sam, travaillait dans l'armée, ce qui nous amenait à déménager très souvent. La vie en région parisienne avait l'air de lui convenir, cette fois, alors il semblait que nous allions rester ici pour une durée indéterminée. Le problème, c'était qu'avec la réputation que je me traînais au lycée, j'avais pensé qu'un dernier déménagement n'aurait pas été inutile. Mais Sam avait l'air d'être heureux, alors...

Je devais tout à Sam. Il m'avait recueillie à la mort de mon père, Nathanaël Chène. Je n'avais alors que quatre ans. Un suicide. Sam refusait de m'en parler et pensait sans doute me

protéger, ainsi que lui-même, d'ailleurs. Ça l'éprouvait d'évoquer seulement son nom et il se comportait bizarrement quand je tentais d'en parler. C'était son cousin, et des quelques réponses que j'obtins de lui, je m'étais fait l'image d'un père charismatique et loyal. Hélas, il ne me restait plus de lui qu'une photo toute racornie par le temps.

Les raisons de son suicide, je les avais découvertes seule. Ma mère était morte un an après ma naissance, en tentant de donner la vie à son deuxième enfant, mon frère sans nom... J'avais supposé que mon père avait dû vivre une lente et douloureuse dépression pour s'être donné la mort au lendemain de mon quatrième anniversaire. Il lui avait donc fallu trois ans pour réaliser qu'il ne se remettrait jamais de ces deux pertes.

Je n'avais aucun souvenir de tout cela, évidemment, et c'était préférable. L'histoire de ma famille ressemblait à une véritable tragédie grecque et je ne voulais pas en souffrir davantage. Sans Sam, j'aurais passé mon existence en foyer avec toutes les conséquences d'une telle éducation. Mon objectif se résumait donc à le rendre fier par tous les moyens, mais cette image de lycéenne psychopathe ne m'aidait pas beaucoup. Voilà pourquoi je devais tout faire pour me réhabiliter.

Olivia, ma meilleure amie, se tenait au milieu de la cour à m'attendre, un large sourire sur ses lèvres diaboliquement charnues. C'était une des seules à ne pas avoir changé d'attitude envers moi, après la diffusion des chroniques scandaleuses signées Cédric.

— Gaby ! lança-t-elle en me tendant les bras. C'est le grand jour !

— Salut, Liliv. Alors, prête pour une nouvelle année ?

— Et comment ! Enfin, à condition qu'il y ait de beaux mâles, des nouveaux de préférence, ce ne serait pas de refus !

— Ah, ouais... dis-je en souriant. T'es déjà en mode chasserresse.

— Je me suis fait chier tout l'été. Je mérite une distraction.

Olivia n'était pas le genre de fille à avoir froid aux yeux, et son expérience, comparée à la mienne, semblait être un long parchemin à côté d'un post-it. Elle tenait d'ailleurs une liste de toutes ses conquêtes, et parmi elles se trouvaient les plus beaux partis du lycée. Les relations longue durée n'étaient pas franchement sa tasse de thé. Elle se lassait vite et remarquait toujours le moindre défaut, qui devenait aussitôt un prétexte pour rompre. Elle se représentait les garçons comme des Kleenex géants, et je lui faisais souvent remarquer qu'elle avait trop tendance à se moucher avec. Olivia était très belle et une « véritable » blonde – à préciser, car, d'après elle, les « fausses » étaient des garces, jalouses d'une minorité en voie d'extinction –, les yeux bleus, mesurant dans les un mètre soixante-quinze, soit dix bons centimètres de plus que moi. Elle affichait toujours une assurance à toute épreuve. J'enviais d'ailleurs beaucoup ce trait de caractère qui me faisait horriblement défaut.

— Attraper du beau mâle ? commentai-je. Tu sais bien que traîner avec moi ne va pas te faciliter la tâche. Tu as oublié que j'étais cinglée !

— Justement, c'est du tout cuit ! Pas de concurrence !

— Je me disais bien que ton amitié était intéressée...

— Tu parles ! lâcha-t-elle, avant d'afficher un air agréablement surpris. Oh, mais vise un peu vers ta gauche, en voilà deux qui ne nous quittent pas des yeux !

Ayant deviné qu'il s'agissait de deux représentants de la gent masculine, je n'allais pas entreprendre de les regarder d'emblée. Je simulai donc une douleur à la nuque pour lentement tourner mes yeux dans leur direction. Au passage, je remarquai que

seules les terminales attendaient maintenant l'appel du fournisseur, qui se tenait au micro, planté sur les marches de la cour.

Le lycée était un ancien hôpital entièrement rénové. L'aile est était d'origine et l'aile ouest datait de quelques années. Pour l'anecdote, des bruits couraient que le réfectoire était une ancienne morgue ! Dans la cour, on trouvait aussi *La Rotonde*, une sorte de café des lycéens, où l'on pouvait étudier, mais aussi jouer au baby-foot, au billard et même aux fléchettes. Le tout était chapeauté par Arlette, la « tôleuse », comme on l'appelait. C'était une femme forte, d'une quarantaine d'années, qui savait faire respecter les règles. Même la petite racaille du bahut la redoutait et contrairement à la majorité des élèves, elle m'appréciait beaucoup. Je l'aidais donc régulièrement à préparer les sandwiches du déjeuner afin de la remercier de cette faveur que peu m'accordaient. *La Rotonde* était mon endroit préféré. Je pouvais y lire, faire mes dissertations et converser avec Arlette dès que j'avais du temps libre. Seulement aujourd'hui, c'était fermé, rentrée oblige, mais sous son porche, je découvris deux fascinants visages.

Des deux individus, l'un était très grand, les cheveux châtain-blond, coupés ras, et avait des traits durs, agrémentés d'un bouc parfaitement taillé et d'un regard qui aurait pu percer un mur à distance. Il affichait une bonne vingtaine d'années. Je me fis aussitôt la réflexion qu'il avait dû en redoubler, des classes, pour être encore au lycée à son âge. De là où j'étais, je ne discernais pas la couleur de ses yeux, mais il m'était impossible de rester indifférente tant son attention était pénétrante. Un frisson me parcourut la colonne vertébrale, et mon regard se reporta enfin sur l'autre. Il n'avait que quelques centimètres de moins que son voisin, et était tellement beau que c'en était presque douloureux de le regarder. C'était tout l'opposé, il était brun, les cheveux ébouriffés, son teint pâle était relevé de deux

yeux incroyablement clairs. Son expression était plus douce et son sourire en coin aurait pu faire fondre un iceberg. J'en eus le souffle coupé. Je pouvais déjà sentir mon cœur battre à tout rompre et mes jambes trembler sous le coup de l'émotion. Je tentai de contenir l'attraction saisissante qui me poussait vers ces deux individus, tandis que je goûtais curieusement l'effervescence qui agitait ma propre chair. Même le beau Cédric Fabre n'avait pas provoqué un tel déferlement d'émotions lors de notre première rencontre. Durant mon inspection visuelle, je remarquai que le brun portait une veste de cuir sombre sur un jean délavé et des baskets Stan Smith vintage. Son allure nonchalante et sa gueule d'ange n'avaient rien à envier aux plus beaux acteurs de notre génération. C'était à se demander comment un homme aussi beau pouvait encore être inconnu. N'importe quelle émission de télé-réalité aurait pu miser sur son sex-appeal pour accroître sa cote d'audimat, c'était certain. Et le blond, à côté de lui, n'était pas en reste. Il portait un pantalon militaire et une parka noire, ouverte sur un tee-shirt blanc près du corps, laissant deviner un torse bien charpenté. Avec son regard énigmatique, il me faisait penser à Brad Pitt dans *Fight Club*, un mec à l'aspect dangereux, mais terriblement séduisant.

Le brun pencha légèrement la tête quand il s'aperçut que je le dévisageais. Je réalisai alors la longueur de notre échange visuel et détournai aussitôt les yeux comme si de rien n'était.

« ... Michel Gomez, Terminale ES2 », continuait l'appel du proviseur.

« ... Éric et Thomas Valérian, Terminale L1... »

Les deux bellâtres se dirigèrent vers le proviseur et montèrent les marches de la cour afin de rejoindre leur rang.

Éric et Thomas Valérian. Ils sont donc frères !

— Oh la vache ! Ils sont en Littéraire comme nous ! s'extasia Olivia. Non, mais t'as vu comme ils nous mataient !

Je restai silencieuse, estomaquée par cette rencontre. Mais en y repensant bien, je réalisais me trouver à côté de ma meilleure amie. Olivia était sublime, bien plus belle que moi. Sans parler de toutes les filles que j'avais surprises, limite la bave aux lèvres, à les reluquer lascivement. Alors qui étais-je pour attirer l'attention de deux garçons aussi parfaits ?

« ... Karim Mezaour, Terminale S2, Olivia Kaprisky, Terminale L1... »

— Oh putain ! lâcha Olivia, qui se retenait de sautiller sur place. La même classe qu'Adonis et Apollon ! À tout de suite, Gaby !

Et elle s'élança vers les nouveaux dieux grecs du lycée.

« ... Sophéa Chang, Terminale L2 »

« ... Gabrielle Chène, Terminale L2 »

Oh, non !

Ils avaient changé les classes de l'an passé. Je contins aussitôt mes larmes et vis le visage d'Olivia se décomposer à cette annonce. En me voyant avancer d'un pas lent, telle une condamnée à mort se traînant vers la potence, elle me sourit tristement. Derrière elle, j'aurais juré apercevoir les deux frères s'interroger, comme si eux non plus ne comprenaient pas cette injustice, mais je savais bien qu'à l'exception d'Olivia, tout le monde se foutait bien de savoir que j'allais encore passer une année pourrie dans ce bahut ! Alors, je me rangeai en bout de file des élèves de ma classe. Olivia essaya de me faire lire sur ses lèvres *on-se-voit-à-la-sortie*. J'acquiesçai d'un hochement de tête, tout en priant pour que cette maudite journée se termine au plus vite.

CHAPITRE 2



*P*remier cours de l'année, enfin si on pouvait vraiment parler de « cours ». Plutôt deux longues heures à écouter le prof principal nous présenter le nouveau règlement du lycée et notre nouvel emploi du temps.

Plus tôt, j'étais d'une énergie débordante à l'idée de commencer cette nouvelle ère de mon existence, mais l'annonce de ma séparation avec Olivia m'avait à présent ôté toute force morale. J'étais assise au fond, seule, la main calée sous le menton pour retenir ma tête qui, si je l'avais lâchée, aurait fini le front sur le bureau. Plus de trois quarts d'heure que le professeur principal Keller, allemand de son état – bien ma veine, étant donné que j'étais affreusement nulle dans cette matière – présentait la structure de notre emploi du temps. Je daignais tout de même lui montrer une once d'intérêt quand je compris pourquoi, Olivia et moi, nous trouvions dans deux classes différentes. Deux jours auparavant, le conseil des profs avait soumis l'idée, depuis validée par le proviseur, de diviser les classes en fonction de leurs options, et ceci afin d'éviter le mélange

d'élèves dans les cours qui provoquaient, soi-disant, des nuisances dans le déroulement des activités du lycée. Donc, les élèves d'options « langues » et ceux d'options « mathématiques » devaient être séparés en deux classes bien distinctes. En écoutant ces balivernes, je maudis les profs de tout un tas de noms d'oiseau. Non, mais ils ne pouvaient pas le dire plus tôt ! L'an passé, j'aurais pris option « langues », comme Olivia !

Des coups à la porte m'extirpèrent de mes sombres pensées. Monsieur Keller invita la personne à entrer, et mon souffle se coupa net lorsque je reconnus l'individu qui s'avavançait.

— Je m'excuse de vous interrompre, professeur, mais il y a une erreur dans la répartition des classes, déclara l'importun avec assurance.

— Tiens donc ? s'interrogea monsieur Keller qui, cela se ressentait, n'était pas homme à aimer les couacs dans une organisation.

— Je viens de m'entretenir avec le proviseur à ce sujet, et il est d'accord pour dire qu'il y a eu manifestement méprise sur le choix de mon option aux admissions.

— Donc, vous avez pris option « mathématiques », monsieur... euh...

— Valérian, Thomas Valérian.

— Bien. Installez-vous à côté de mademoiselle Chène, au fond à droite, la place est disponible. Et je ne vous en voudrais pas si vous arrivez à lui décrocher un sourire.

Tous les élèves pouffèrent bêtement de rire, mais mon bellâtre brun ne releva pas la remarque. Il s'avavançait déjà dans ma direction et je bénissais le ciel d'être assise, car mes jambes devenaient dangereusement molles. Dans la classe, les commentaires fusèrent : « *Le pauvre, il est placé à côté de la cinglée* » ou « *La garce, elle a trop de chance d'être au fond avec le nouveau* ». Monsieur Keller fit mine de ne rien entendre. À

moins d'être sourd, c'était impossible, mais cela faisait un bon moment que les professeurs ne s'offusquaient plus des réflexions méprisantes à mon égard.

On pouvait se demander pourquoi un simple baiser m'avait valu d'être élue paria du lycée. Moi-même, je l'ignorais. J'avais déjà essayé de parler à Cédric afin d'obtenir des explications, mais il m'avait aussitôt lancé un regard épouvanté et m'avait fuie sans jamais me répondre. D'après Olivia, qui était au courant de tout dans le lycée, Cédric avait raconté qu'après notre fameux échange buccal, je m'étais comportée comme une hystérique et, la rumeur enflant dans le rang des mégères du lycée, j'avais aussi essayé de m'arracher les cheveux, hurlé comme la gamine dans *L'Exorciste* et lui avais balancé mon sac à main à travers la tronche, après l'avoir frappé de toutes mes forces. De mon côté, je me souvenais de quelque chose de doux et délicat, qui s'était subitement arrêté quand Cédric s'était carapaté à toutes jambes. Je pouvais néanmoins jurer que je n'avais rien fait d'autre que l'embrasser. Depuis ce jour-là, je me faisais une bien piètre image des garçons. Mais quand Thomas Valérian s'assit à côté de moi, j'en oubliai mes préjugés. Je ne pensais plus. J'étais comme... hypnotisée.

Il me fixait de son regard diaphane, alors je tournai vivement les yeux en direction du tableau en piquant un fard. Je vis alors toutes les têtes de la classe nous fixer et éclater de rire en voyant le rose me monter aux joues. La dernière heure allait être un supplice.

— Bon, cela suffit ! s'exclama monsieur Keller. Revenons à nos emplois du temps. Alors nous allons...

Le silence gênant entre mon voisin et moi pesait lourd tout à coup. Devais-je m'adresser à lui la première ? Lui dire bonjour, tout simplement ? C'est alors que mon beau brun se permit de poser ses doigts sous mon menton et ramena délica-

tement mon visage dans sa direction. En pleine catatonie, je n'arrivais même plus à cligner des yeux.

Je rêve ou il me touche, là !

À son contact, je sentis une charge puissante me traverser le corps et des soubresauts me secouèrent le bas-ventre. Lui ne bougeait pas, et ses yeux ancrés dans les miens m'empêchèrent d'émettre le moindre son. Puis il retira sa main de mon visage, se colla au fond de sa chaise et d'un air satisfait me lança :

— Tu as vu comme je les ai embobinés.

Plutôt que de lui répondre, je m'interrogeais. N'avait-il pas entendu les autres se moquer de moi ? N'avait-il pas remarqué mon exil au banc des pestiférés, au fond à droite ?

— Co... comment ? bafouillai-je d'une voix blanche.

— Eh bien, murmura-t-il en s'approchant de mon oreille, il n'y avait aucune erreur dans les répartitions.

Manifestement, il avait l'air très fier de lui. J'aurais voulu lui demander les raisons qui l'avaient poussé à échafauder cette entourloupe, mais je gardais en tête que converser avec moi allait entacher sa réputation de nouvel arrivant. Il méritait tout de même d'être au courant, alors je préférais arrêter les frais tout de suite pour lui éviter toute déconvenue.

— Écoute, Thomas...

— Ta manière de prononcer mon prénom me plaît bien, dit-il, je pensais que tu n'écoutais pas quand je suis arrivé. Alors, tu l'as retenu ?

Il avait ce sourire en coin terriblement ravageur. Seigneur, qu'il était beau !

— Oui... euh... non... euh... écoute, balbutiai-je, tu es nouveau ici et, si tu tiens à garder une certaine popularité dans ce lycée, il serait plus judicieux pour toi de m'éviter.

— Et si je n'en ai pas envie ?

— Quoi ? Euh... eh bien, fais ce que tu veux.

— D'accord.

— D'accord, répétais-je un peu trop prestement à mon goût.

Venais-je vraiment de lui demander de s'éloigner de moi ?! *Putain...* Il fallait que je me rattrape. Oh, et puis zut ! Mais qu'est-ce que je croyais ? Ce mec était bien trop sublime pour quelqu'un comme moi.

Durant les interminables dernières minutes, monsieur Keller nous abreuva des directives à propos des nouvelles règles d'hygiène au lycée. Mon voisin ne m'adressa plus le moindre mot. Je sentis pourtant son regard se poser sur moi à plusieurs reprises, et je dus déployer des efforts monstrueux pour rester fixée sur le prof. Pour me donner une certaine contenance, je me passais délicatement la main dans les cheveux. Je devais avoir l'air gauche, mais je savais qu'au fond je voulais définitivement attirer son attention. Ce fut à ce moment précis qu'il me posa *la* question :

— Pourquoi te prennent-ils tous pour une cinglée ?

La douche froide. Comme j'étais lasse de cette histoire... Je n'avais plus envie de me justifier, alors je lui répondis d'une voix glaciale :

— Parce que j'embrasse mal !

J'étais dévastée, un couteau en plein cœur aurait été moins douloureux. Un long silence s'ensuivit. Cela valait mieux, finalement. Après un moment, il s'approcha à nouveau de mon oreille. Je sentis son souffle chaud caresser ma nuque.

— Je suis sûr que tu mens, affirma-t-il sérieusement.

— C'est ce qu'on dit, pourtant, rétorquai-je sèchement, tentant tant bien que mal de contrôler des pulsions qui jusque-là m'étaient inconnues.

— Non, tu ne m'as pas bien compris.

— Pardon ?

— Je suis convaincu que tu embrasses très bien.

La sonnerie retentit.

DANS LE COULOIR, à deux portes de ma classe, se tenait une Olivia toute souriante, adossée contre le mur pour m'attendre. J'avais tout de même réussi à me lever de ma chaise après la tornade « Valérian ». Qu'est-ce que j'avais dû paraître stupide face à lui ! J'étais restée bouche bée et avais simplement dit : « *Faut que j'y aille !* ». Pathétique.

— Qu'est-ce que t'as ? s'enquit-elle, en haussant un sourcil. T'es blanche comme un cachet d'aspirine.

— Allons manger, je vais *tout* te raconter, répondis-je, l'air las.

— OK, parce que moi, j'en ai des choses à te dire. Oh la la, Gaby ! Cette année promet d'être intéressante !

C'était le moins qu'on puisse dire.

NOUS NOUS RENDIONS vers l'arrêt de bus quand je remarquai, sortant du parking du lycée, les deux frères Valérian dans une Audi A6 grise métallisée. Je pouvais distinguer Éric au volant, lancé dans une discussion visiblement animée avec son frère Thomas.

— Non, mais, tu as vu leur bagnole ! s'émerveilla Olivia, adepte des belles voitures allemandes. Ils sont parfaits, ces types !

Quand nous arrivâmes enfin chez moi, j'allai préparer le déjeuner, pendant que ma meilleure amie me racontait les détails de sa matinée. Elle m'expliqua la curieuse agitation qui s'était emparée des deux frères, lorsque le prof principal leur avait expliqué le détail des nouvelles répartitions de classes. C'est à ce moment précis que Thomas avait évoqué son simu-

lacre de problème d'option, et avait quitté le cours précipitamment. Fait étrange, les deux frères avaient eu l'air d'être en total désaccord sur le sujet. Peut-être qu'Éric ne voulait pas être séparé de Thomas dans son nouveau bahut. Mais je voyais mal le beau blond ténébreux se morfondre dans son coin pour cette raison. Après cet échange, Olivia avait passé la totalité des deux heures de cours à vouloir attirer l'attention d'Éric. Il n'avait cependant pas daigné lui jeter un regard. En même temps, elle se trouvait deux rangs derrière lui. Forcément, ça n'aidait pas.

C'était maintenant à mon tour de tout raconter. Je ne lui passai évidemment aucun détail, et je ne l'avais jamais vue aussi attentive.

— Comment ? dit-elle, ahurie. Il t'a dit : « *Je pense que tu embrasses bien* » ? Waouh ! C'était chaud, ton cours. Tu te rends compte, Gaby !

— Oh oui ! ironisai-je. Je me rends surtout compte qu'il se fout de moi.

— N'importe quoi ! Ce n'était pas Sophéa Chang qu'il reluquait ce matin dans la cour, c'était bien toi !

Sophéa Chang, lycéenne très populaire, mon fléau de l'an passé et accessoirement ex de Cédric Fabre. Autant dire que je ne figurais pas dans ses petits papiers.

— Que lui as-tu dit après ça ? continua de me questionner Olivia.

— « *Faut que j'y aille !* »

— Quoi ?! Tu déconnes ? Non, mais, Gaby, t'exagères ! C'est quand la dernière fois qu'un mec t'a fait une drague pareille ?

— Jamais. Mais c'est pas logique, cette histoire.

— Parce qu'il est canon ?

— Ouais...

— Tu me saoules !

— Je sais.

Notre discussion sur le thème « Valérian » arriva à son terme. Nous poursuivîmes sur d'autres sujets nettement moins excitants, mais ô combien importants : l'achat de nos livres pour l'année, notre prochaine sortie au cinéma et nos projets pour les congés de la Toussaint. À peine avions-nous repris les cours que l'on pensait déjà aux prochaines vacances.

OLIVIA PARTIT VERS DIX-SEPT HEURES, et j'en profitai pour faire un peu de ménage. Sam et moi vivions dans une petite maison, à l'angle d'une rue pavillonnaire de Villemomble. C'était une petite bâtisse en meulière des années trente, avec uniquement deux chambres, une cuisine américaine donnant sur un grand salon, et deux salles de bains. J'avais l'étage pour moi toute seule, une bénédiction, car Sam n'y montait que rarement.

Pour le dîner, je décidai de cuisiner des fajitas mexicaines. À peine avais-je fini de découper les poivrons que la porte d'entrée s'ouvrit. Il était dix-neuf heures. Sam rentrait tôt aujourd'hui, ce qui était assez rare pour être signalé.

— Salut, Gabe. Alors, cette rentrée ? s'enquit-il, en m'embrassant sur une joue.

— Très sympa !

Je n'allais quand même pas lui raconter les détails.

— Tant mieux. J'espère que cette année sera moins éprouvante pour toi. N'oublie pas ce que je t'ai dit : laisse couler, tu te moques des autres. Dans quelques années, t'y penseras plus et ça ne sert à rien de s'énerver.

— Merci pour ton laïus habituel, Sam, mais c'est facile à dire pour toi, t'es d'un calme olympien. Je fais de mon mieux et surtout je ne veux pas leur donner une autre occasion de me faire passer pour une dingue.

— C'est bien dit ! Sinon, des nouveaux au lycée ?

Pourquoi me demandait-il ça ? Il avait lu dans mes pensées ou quoi ?!

— Euh, oui... deux frères, l'un est dans ma classe, d'ailleurs. Olivia pense que je ne lui suis pas indifférente. Dans la cour, il me regardait, voilà tout.

Euh... J'ai dit ça tout haut ? Meeeeeerde...

— Hum... Comment s'appellent-ils ?

— Hé ! J'ai bientôt dix-huit ans, Sam ! m'insurgeai-je en pensant avoir trouvé la bonne parade.

Le voyant soulever un sourcil d'un air *si-tu-crois-que-je-vaiste-lâcher-tu-rêves !*, j'abdiquai minablement.

— Bon, OK, Éric et Thomas Valérian, c'est tout ce que je sais, alors n'insiste pas.

Sam eut l'air songeur tout à coup. Qu'il était protecteur par moment !

— Fais bien attention, d'accord, tu ne les connais pas.

— Oh, ils n'ont pas l'air dangereux.

Certes, ce n'était pas tout à fait la vérité si on considérait la soudaine combustion spontanée de mes joues face à Thomas. Une tomate aurait eu l'air moins rouge. Qui plus est, Éric le blond n'avait pas franchement l'allure d'un enfant de chœur, mais à quoi bon développer devant Sam ? Si j'enfonçais le clou, il allait se mettre en tête qu'ils étaient des terroristes infiltrés. Je n'oubliais pas que mon tuteur bossait pour l'armée française, dans l'organisation des opérations spéciales. De son boulot, je ne savais pas grand-chose. Il en parlait rarement. Un fait était certain : il possédait des ressources pour systématiquement effectuer des recherches sur mes proches, et particulièrement mes petits copains. Willy, le deuxième – sur cinq, on ne peut pas dire que Sam ait eu beaucoup de taf avec mes relations amoureuses – avait été arrêté pour trafic de cannabis à quinze ans ; Damien, mon quatrième, avait une mère aux mœurs très

légères pendant les absences de son mari, tandis que le père de Cédric fraudait le fisc. Aucun n'avait, évidemment, trouvé grâce aux yeux de Sam.

— D'accord, je te fais confiance, me dit-il.

Tu parles !

Il partit prendre sa douche pendant que j'installais la table. Puis, nous dînâmes devant une énième rediffusion des *Experts Las Vegas* et vers vingt-trois heures, je me couchai.

Ma nuit fut agitée. Je n'arrêtais pas de penser aux allusions de Thomas, à ses yeux magnifiques, à sa main qui me touchait le visage, à son corps qui s'approchait du mien... Les dernières images tenaient du pur fantasme, tandis que je sombrais enfin dans un profond sommeil.

CHAPITRE 3



J'arrivais à Clem juste avant la fermeture des portes. Mon réveil avait été laborieux, alors j'avais rapidement enfilé un jean, des baskets, et un sweat à capuche. Mes cheveux n'ayant pas voulu se discipliner, je les avais relevés en queue de cheval. Pas le temps pour le maquillage, j'attrapai mon bus juste à temps pour rejoindre Olivia devant l'entrée.

- T'es pas en avance, ce matin, me lança-t-elle.
- Réveil difficile.
- Bon, on se voit à onze heures pour le cours de sport, OK ?
- D'accord. À t'à l'heure !

Je me mis en direction de l'aile ouest du lycée. Mes deux heures de cours de philosophie avaient lieu au deuxième étage. Madame Devesniel était ma prof. Une magnifique brune, dans la trentaine, qui se tenait assise derrière son bureau, le regard plongé dans *Le Discours de la méthode* de Descartes. Depuis qu'elle avait débarqué au lycée, deux ans auparavant, le taux

d'absentéisme des garçons en philo avait chuté de 90 %. Voilà le secret d'une école assidue : embaucher des profs canon !

— Aujourd'hui, nous allons parler de Descartes ou de la recherche de la vérité. Mais je vais faire l'appel, avant de commencer...

C'est le moment que choisit Thomas pour faire son entrée. Magistrale, bien sûr. Il s'installa de nouveau à mes côtés. Je sentais déjà une boule me remonter le long de la gorge. Il retira sa veste et dévoila un tee-shirt gris, près du corps, qui épousait à merveille sa musculature à la fois longiligne et puissante. Il me considéra avec ses yeux bleu océan, mais cette fois, je soutins son regard.

— Bonjour, Gabe, lança-t-il, un sourire amusé sur les lèvres. J'adore tes grands yeux de biche, mais je crois que la prof t'appelle.

— Oh ! Euh...

Je levai la main en signe de présence. La prof ne fit aucune remarque, mais s'arrêta quelques secondes pour dévisager le nouvel arrivant.

— Vous êtes le nouveau... Thomas Valérian, c'est ça ?

— Oui, Madame.

— Et de quel lycée venez-vous exactement ?

J'étais aussi curieuse qu'elle de le savoir. D'où pouvait bien venir cet éphèbe, et qu'est-ce qu'il faisait ici, qui plus est, à côté de moi ?

— D'un peu partout en fait, répondit-il simplement. Ma famille bouge beaucoup.

— Ah, lâcha Devesniel, le regard étrangement suspicieux. Eh bien, commençons le cours. Descartes avait élaboré une méthode pour sa recherche de la vérité, qui peut m'en parler ?

Sophéa Chang se porta volontaire immédiatement, comme d'hab ! De mon côté, plutôt que de penser aux fondements de la

rationalité, je me demandais encore quels points communs j'avais avec mon beau brun. Moi aussi, j'avais beaucoup bougé. Je voulais en savoir plus sur lui. Il me prit alors une envie irrésistible de l'interroger. Je respirai un grand coup.

— Pourquoi es-tu venu ici ?

J'avais l'intuition qu'il s'attendait à ce que je lui pose cette question. Il esquissa son envoûtant sourire et je restai bouche bée à le contempler comme une crétine.

— Tu veux dire dans cette ville, ou dans cette classe ?

— Oh... euh... eh bien, les deux, je suppose.

— Ça tombe bien, la réponse est la même.

— Ah bon ?

Il baissa la tête, marqua une pause, puis la releva lentement. Son regard me transperça littéralement.

— Pour toi.

Hein ?!

À l'observer, il avait l'air sincère, mais sa réponse était absurde. Quand allait-il arrêter de se foutre de ma gueule, celui-là ? J'étais furax et me renfrognai sur ma chaise, la mine boudeuse. Je n'avais plus envie de parler. J'étais maintenant en mode intense réflexion sur la métaphysique cartésienne quand Thomas se rapprocha dangereusement.

— On en reparlera.

— Bien sûr...

Puis ce fut un long silence jusqu'à la fin du cours.

Je m'apprêtais à quitter la salle après avoir fini de ranger mon sac, lorsque la prof m'interpella, sa voix se noyant dans la cacophonie des chaises que les élèves rangeaient sans la moindre délicatesse.

— Mademoiselle Chène, voulez-vous rester une minute, s'il vous plaît ?

J'approchai de son bureau, me tenant droite comme un I, et

curieuse de savoir ce qu'elle me voulait. Elle attendit un moment avant d'engager la conversation, voulant visiblement s'entretenir avec moi seule à seule. Une fois le dernier élève sorti, elle s'adressa enfin à moi.

— Comment allez-vous, Gabrielle ?

— Très bien, Madame.

— J'en suis ravie. Je sais que, l'année dernière, les choses n'ont pas été faciles pour vous.

— Vous êtes au courant, vous aussi...

— Sophéa Chang est une bonne élève, mais la discrétion n'est pas son fort.

Tu m'étonnes !

Devesniel sourit. Pendant un instant, son attention me mit mal à l'aise. Ses prunelles noires, insistantes, avaient quelque chose d'étrange. Bizarre, cette femme, pensai-je, mais venant d'une prof de philo, ce n'était pas inhabituel.

— Je vous pose cette question, car j'ai cru remarquer un certain trouble au début du cours, reprit-elle. C'est ce nouveau qui vous distrait ?

— Pas du tout. Je vous prie de m'excuser si j'ai pu paraître ailleurs, mais cela n'avait rien à voir avec lui, je vous l'assure.

— Bien. Mais si cela devenait le cas, n'hésitez pas à me le faire savoir. Je prendrais les dispositions nécessaires pour vous séparer.

— C'est très aimable à vous, Madame.

— Eh bien, bonne journée, Mademoiselle Chène.

— Merci, Madame.

Je quittai la salle en pensant que c'était bien la première fois qu'un enseignant de ce bahut s'intéressait à ma petite personne. J'étais contente de cet intérêt soudain, mais même si Thomas était bel et bien la source de distraction dont elle parlait, et

même s'il se foutait ouvertement de moi, je n'avais aucune envie de le voir s'installer à un autre bureau que le mien. Tant qu'il le voudrait, il y serait le bienvenu. Après tout, Olivia n'était pas là, alors l'année risquait d'être longue.